



Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Turin - Oratoire de S. François de Sales

SOMMAIRE: La Commémoration des Morts. — La Communion quotidienne dans les Communautés religieuses et les Maisons d'éducation. — Échos des 4^e et 5^e Congrès des Coopérateurs Salésiens à Lima (Pérou) et à Milan. — Nouvelles des Missions de Dom Bosco: *Au Pérou, Patagonie Septentrionale, Patagonie Centrale, Patagonie Méridionale* — Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice — Page à relire: *Nous courons tous à la mort!* — Bibliographie — Chronique Salésienne: *Mallebrugge-lès-Gand* (Belgique), *Turin, Sampierdarena, Buenos Ayres* — Variétés: *Catholiques, frappons-nous la poitrine; Le Signe de Croix du père Michel; Madame, mon fils est préfet!* — Vie de Marguerite Bosco, mère de Dom Bosco — Coopérateurs défunts.

La Commémoration des Morts

Le saint Curé d'Ars donnait largement pour soulager les défunts, bien qu'il eût à peine le nécessaire pour lui-même. Il faisait aussi dans son cœur trois parts de ses travaux, de ses aumônes, de ses souffrances et de ses larmes: la première pour ses péchés, la seconde pour les péchés des vivants, la troisième pour les péchés des morts. Il avait demandé à Dieu de souffrir le jour pour la conversion des pécheurs, et la nuit pour la délivrance des âmes du Purgatoire. Il disait d'elles: « Oh! si l'on savait combien est grande la puissance des bonnes âmes du Purgatoire sur le cœur de Dieu, et si l'on connaissait bien toutes les grâces que nous pouvons obtenir par leur intercession, elles ne seraient pas tant oubliées! Il faut bien prier pour elles, afin qu'elles prient pour nous! »

Notre temps, hélas! se fait d'étranges illusions sur la piété envers les morts. On croit satisfaire aux obligations du cœur par la pompe des funérailles, les amas de fleurs qui ornent le char funèbre, la richesse du mausolée qui abrite le cercueil, et l'on oublie le nécessaire, c'est-à-dire, les secours pressants que réclame l'âme de celui que nous pleurons. Revenons aux traditions chrétiennes, assurons à nos morts, par de pieuses fondations, les seuls bienfaits qu'ils attendent de nous, faisons descendre sur eux le sang du divin Rédempteur, ayons une grande pitié des âmes du Purgatoire, surtout des âmes oubliées et délaissées; nous mériterons par là d'obtenir à notre tour, pour notre pauvre âme souffrante, le soulagement et le pardon.

La Communion quotidienne

dans les Communautés religieuses et les Maisons d'éducation.

UN de nos chers confrères, des plus vénérables, veut bien nous communiquer ces excellentes pages du Rapport qu'il a présenté au récent et magnifique Congrès Eucharistique de Tournai. Nous sommes heureux de leur donner la place d'honneur dans ce numéro.

I.

Grâce à l'infatigable sollicitude de notre auguste Pontife, le Pape Pie X, les controverses concernant les Communions quotidiennes sont désormais élucidées.

La fameux passage du Concile de Trente: *Optaret quidem sancta Synodus*, doit se traduire ainsi: L'Église désire que tous les fidèles communient sacramentellement chaque fois qu'ils assistent à la sainte messe, afin de retirer du sacrifice un fruit plus abondant pour leur âme. Personne n'est exclu de ce souhait maternel, ni les personnes de négoce, ni les personnes mariées: *Cætus mercatorum et eorum qui essent in matrimonio conjuncti*.

Pour la communion quotidienne, nulle autre condition n'est requise, sinon l'état de grâce et l'intention droite: *ut nemo qui est in statu gratiæ et cum recta piaque intentione ad sacram mensam accedat, prohiberi ab ea possit*.

Ainsi la communion quotidienne est non seulement permise, mais conseillée à tous les chrétiens qui veulent sincèrement travailler au salut de leur âme, quand même ils auraient encore quelque affection au péché véniel, car leur pieuse intention et l'usage quotidien du sacrement finiront par rendre parfaite leur

santé spirituelle: *Fieri enim non potest, continue Pie X, quin quotidie communicantes a peccatis venialibus ab eorumque affectu sensim se expediunt*.

II

Cette doctrine pontificale, si consolante pour les fidèles, impose de nouveaux devoirs aux guides des fidèles, les confesseurs et les pasteurs. Or, il nous semble que les recommandations de Pie X, d'ailleurs assez explicites, peuvent se résumer dans le mot de l'Évangile *Compelle intrare*.

Qu'est-ce à dire: *Compelle intrare*? Est-ce à dire qu'on va faire violence aux convives, ou les traîner malgré eux au banquet eucharistique? Assurément non. Mais cela signifie que l'on devra dire et répéter aux chrétiens: le festin est servi, et il est délicieux; votre place y est réservée, mettez-vous à table, vous vous en trouverez bien et vous ferez plaisir au grand roi qui vous invite.

Il vous invite tous les jours. Puisque vous avez besoin de manger tous les jours, pourquoi ne répondriez-vous pas tous les jours à l'invitation qui vous est faite? Quoi! voulez-vous rester à jeun quand la table est abondamment servie: *Accipe quotidie quod tibi quotidie prosit*, vous crie le grand docteur S. Augustin. Prenez chaque jour ce dont vous avez besoin chaque jour.

Mais si cette imitation du souverain Roi doit être par ses serviteurs répétée à tous, elle doit être faite spécialement dans les communautés religieuses, dans les séminaires et dans les maisons d'éducation.

Et d'abord dans les communautés religieuses: *Communio frequens et quotidiana praesertim in religiosis institutis cujusvis generis promoveatur*, dit Pie X. Et le pieux Pontife insiste sur ce point. Il veut qu'on ne mette aucune entrave à la communion quotidienne des religieux et des religieuses. Pour cela, il ordonne que sa volonté à Lui, Souverain Pasteur des âmes, Supérieur Général de toutes les congrégations et ordres religieux, leur soit fidèlement transmise. Il décrète en conséquence, que dans toutes les communautés d'hommes ou de femmes, on fasse une lecture publique de sa parole, au moins une fois chaque année, dans l'octave de la Fête-Dieu.

Mais ne faudrait-il pas aussi appliquer la parole du Pape à ces religieux en frac ou en blouse; à ces religieuses sans cornettes qu'on trouve dans toutes les paroisses catholiques, soit urbaines, soit rurales, anges du ciel égarés sur la terre, que le pasteur, jusque dans les moindres hameaux, aperçoit tous les jours à sa messe, pourquoi ne leur ouvrirait-il pas chaque jour le tabernacle?

Ensuite le Pape ordonne que l'on prêche la communion fréquente et quotidienne dans les séminaires et qu'on le fasse le plus possible: *quam maxime quoque promoveatur in clericorum seminariis quorum alumni altaris inhiant servitio*.

Et en effet n'est-il pas naturel d'appréhender de bonne heure aux séminaristes, petits et grands, à bien faire ce qu'ils devront faire toute leur vie, la communion quotidienne? Ne s'agit-il pas de préserver du péché, de maintenir dans la grâce et d'enflammer de l'amour divin ceux que Jésus a marqués pour être les serviteurs de son sacerdoce? Seront-ils jamais trop pieux, trop unis à Dieu pour devenir prêtres?

Au Congrès Eucharistique tenu à Paray-le-Monial, en l'année 1894, Monsieur Doureloux, de pieuse mé-

moire, réunit les directeurs et professeurs des petits séminaires en séance particulière, pour leur recommander de former leurs élèves à la piété par la communion fréquente. Que ne dirait-il pas, aujourd'hui que l'évêque des évêques a parlé, qu'il recommande d'une manière si pressante aux séminaristes la communion non seulement fréquente mais quotidienne.

Enfin le paragraphe 7 du décret pontifical renferme un petit membre de phrase qu'on ne saurait trop mettre en lumière. De même que dans les séminaires, dit Pie X, il faut également promouvoir la communion fréquente et quotidienne dans les autres maisons d'éducation, de quelque nature qu'elles soient. *Item in aliis christianis omne genus ephebeis*. On ne saurait trop méditer ces quelques paroles dont la portée est immense.

Et, en effet, on se fait une étrange illusion quand on craint la fréquence des communions dans les maisons d'éducation, soit de garçons soit de filles. Serait-ce par hasard pour être moins vertueux qu'on va communier ou pour l'être davantage? Étrange aberration, certes, de penser qu'on va allumer la ferveur dans une école en plaçant une barrière devant la table sainte, en rendant la communion difficile et rare?

Compelle intrare, dit le Saint Père à tous les éducateurs de la jeunesse chrétienne, c'est-à-dire, tenez toute grande ouverte la porte du tabernacle, et exhortez souvent vos élèves, petits et grands, garçons et filles à se nourrir fréquemment et même chaque jour, du Dieu de l'Eucharistie. « Quelle aberration, dit Mgr de Ségur, d'interdire la communion aux enfants, parce qu'ils sont légers! autant vaudrait la leur interdire, parce qu'ils sont enfants. » Aussi, de même qu'on apprécie la ferveur d'une paroisse, d'un patronage, d'une œuvre de persévérance par le

nombre des communions, de même soyons persuadés que la ferveur chrétienne de nos écoles croîtra avec la fréquente communion et qu'elle atteindra son apogée quand les confesseurs et les directeurs spirituels seront les apôtres de la communion fréquente et quotidienne.

III

C'est une banalité de dire que les hommes de génie devancent leur siècle; il en est de même des saints. Ils ont une intuition plus profonde que les autres hommes; ce sont des avant-coureurs. Au siècle dernier, deux hommes entourés d'une auréole de sainteté peu commune, deux prêtres piémontais, ont devancé le décret de Pie X. Ces deux hommes sont le Vénérable Cottolengo et Dom Bosco.

Le Vénérable Cottolengo a fondé ce qu'il appela « le Petit Asile » qui est devenu le refuge de toutes les misères, au point qu'aujourd'hui il compte six mille malades et hospitalisés, de tout âge, de toute condition, et il est desservi par les représentants de vingt-huit communautés, soit d'hommes soit de femmes.

Or le Vénérable Cottolengo disait : « Il faut communier tous les jours; sur ce point je me charge de réfuter tous les docteurs du monde »; et en homme logique et pratique, comme sont tous les grands fondateurs, il faisait communier tous les jours ses religieux et ses malades. Ne serait-ce pas là le secret de sa prospérité et de sa puissance de sanctification?

À côté de l'hôpital Cottolengo, s'élève une œuvre d'un autre genre: l'Oratoire S. François de Sales, fondé par D. Bosco, maison-mère et source de la Congrégation Salésienne, répandue maintenant dans le monde entier. Or, D. Bosco, lui aussi, fut l'apôtre de la communion quotidienne, Élève du Vé-

nérable Cafasso à la fameuse école de casuistique qui au dernier siècle a transformé le clergé piémontais, Dom Bosco devint l'éducateur des jeunes gens pauvres et délaissés. Tout en suivant le cours de morale, il fonda un patronage, le premier d'Italie, et aussitôt il mit la communion en honneur parmi ses patronnés. Et cependant ceux-ci n'étaient que des apprentis maçons et autres ou bien des enfants abandonnés qui vagabondaient dans les rues de Turin sans éducation ni direction aucune.

Plus tard, à l'externat, Dom Bosco ajouta l'internat, espèce d'orphelinat où il se plut à recueillir des enfants sans asile, et dès le premier jour il y implanta la communion fréquente et quotidienne. Ne pourrait-on pas aussi dire de lui comme du Vénérable Cottolengo, que ce fut le secret des succès qu'il a obtenus et qui sont autrement inexplicables?

Tout vient à point dans l'Église de Dieu, et ce n'est pas sans des raisons profondes que nous voyons se ranimer dans son sein, à la voix du pontife suprême, la communion quotidienne des premiers âges. Avec le souffle de liberté qui passe sur le monde, la foi du chrétien manque, à peu près partout, de cette salutaire protection que lui assurait jadis l'autorité civile. Elle a donc besoin d'un autre appui pour se soutenir: cet appui sera la communion, le mystère de la foi, *mysterium fidei*.

Non seulement la foi du chrétien n'est plus protégée, mais elle est attaquée de toutes manières, de sorte que la crainte ne suffit plus au croyant des temps modernes. Il lui faut l'amour; il le trouvera, cet amour, dans la fréquente participation du sacrement de l'amour.

Ne pourrait-on pas ajouter qu'un vent de persécution gronde autour de nous! Pour l'entendre siffler et même rugir,



Vie de Marguerite Bosco

MÈRE DE DOM BOSCO

INTRODUCTION

IL n'est que juste, me semble-t-il, que dans le Bulletin Salésien qui traite de Dom Bosco et de son œuvre, quelques pages soient consacrées, en témoignage de la reconnaissance des Salésiens, à la pieuse femme qui fut la mère de leur très aimant et très aimé père Dom Bosco.

Ces pages ne sont pas destinées seulement à perpétuer la mémoire de Marguerite Bosco, à redire sa coopération dans l'établissement de l'œuvre charitable de son fils ; elles ont encore pour but d'offrir aux jeunes filles et aux jeunes mères chrétiennes un miroir des vertus les plus pures de la religion et de la famille.

Nous n'avons point à vous faire le tableau d'actions extraordinaires, mais à retracer simplement la vie d'une humble femme, inébranlable dans la pratique du bien, vigilante dans l'éducation de ses enfants, résignée dans les épreuves, résolue dans l'accomplissement du devoir.

Elle ne fut point riche, mais elle eut un cœur généreux jusqu'à l'héroïsme ; elle ignora les sciences profanes, mais elle n'ignora pas la crainte et l'amour de Dieu.

De bonne heure privée d'appuis humains, elle sut, par la grâce du Seigneur et l'énergie de sa volonté, remplir sans défaillance la mission que Dieu lui avait confiée.

Le cours de sa vie ressemble au cours d'un ruisseau limpide qui, sans fracas, descend de la colline, s'en va rafraîchir de son onde vive les herbes et les fleurs du rivage et se perd enfin dans les eaux du grand fleuve.

En terminant des jours pleins, dans un âge avancé, Marguerite Bosco nous a laissé non seulement les fleurs embaumées de ses vertus, mais encore les semences d'autres fleurs qui devaient s'épanouir après elle et donner les plus beaux fruits.

En lisant ces pages, Dom Bosco nous étonnera moins. Cette histoire est la sienne, et, si les mères sont heureuses d'avoir de tels fils, les fils sont heureux d'avoir de telles mères.

Reproduire un caractère chrétien, suivre dès l'origine la formation d'un homme, l'honneur du siècle passé par ses vertus et par ses œuvres, proposer un modèle à toutes les mères et particulièrement aux habitants des campagnes, célébrer avant tout la gloire de Celui qui nous donne des Chrétiens et des Saints, telles sont les raisons de ces quelques pages que nous offrons aux lecteurs du Bulletin, amis de Dom Bosco.

CHAPITRE I.

Naissance, jeunesse et caractère de Marguerite.



MARGUERITE naquit à Capriglio, commune d'Asti, de Melchior Occhiena, et de Dominique Bossone, le 1er août 1788.

De cinq frères et de deux sœurs, elle vint au monde la troisième, et, le jour même de sa naissance, elle fut présentée sur les fonds sacrés du baptême.

Son père et sa mère n'étaient que de simples paysans, suffisamment pourvus des biens de la fortune et très abondamment des biens meilleurs de la grâce.

Les exemples et les avis de ses vertueux parents imprimèrent dans ce tendre cœur un tel sentiment du devoir que, dans les années les plus ardentes de la jeunesse, la maîtresse et la règle de ses actes fut la volonté de Dieu.

Son temps était partagé entre la prière et le travail. Assister à la messe, fréquenter les sacrements, entendre la parole divine, telle était sa première et sa plus douce occupation, telle était sa vie. L'église, son église, voilà l'unique objet de ses délices, de toutes ses affections.

Douée par la nature d'une volonté ferme, guidée par un bon sens exquis et surtout par l'esprit de Dieu, elle devait triompher de tous les obstacles qu'elle aurait à rencontrer sur son chemin.

La loi du Seigneur sera sa loi suprême, la barrière sacrée qu'elle ne franchira jamais. Droite en sa conscience, en ses affections et en ses pensées ; active, franche et d'un jugement sûr, elle ne connaîtra ni la crainte ni l'hésitation. Que l'affaire soit grave ou de moindre impor-

tance, partout et toujours on retrouve en elle un caractère.

La franchise unie à la prudence la préserve des faux pas et garde sa vertu.

De jeunes amies venaient souvent, aux jours de fête, l'inviter à quelque promenade charmante sur les collines et dans les vallons.

Après six jours de rudes travaux, un peu de récréation semblait assurément bien légitime, et cependant Marguerite ne peut supporter d'être un instant éloignée de l'œil maternel.

Un refus est toujours prêt ; elle sait d'ailleurs l'assaisonner d'une aimable raison :

« Voyez, dit-elle à ses compagnes, j'ai été à l'église, et la distance est grande, ma promenade est faite ; je n'ai point la force d'en essayer une autre. »

Et les instances ne pouvaient ébranler sa résolution.

On peut dire en toute vérité qu'elle n'aima pas d'autre chemin que celui de son église.

Qui ne sait l'attrait puissant exercé sur les villageois par les fêtes d'alentour ? Qui ne sait avec quelle facilité la jeunesse court

aux divertissements, aux danses prolongées bien avant dans la nuit ? Qui n'a pas déploré les conséquences funestes de ces plaisirs défendus ?

Quelques jeunes filles de Capriglio, très éprises de ces réunions dangereuses, s'en allèrent inviter Marguerite, après avoir revêtu leurs plus beaux atours. A leur appel pressant, on la voyait apparaître à la porte de la maison. « Sois des nôtres, viens, nous irons en compagnie, » criaient-elles en chœur joyeux.

Marguerite les regardait d'abord, le toisait de la tête aux pieds ; puis, après une exclamation sur leur toilette, accompagnée d'un malicieux sourire : « Où voulez-vous me conduire ? »

— Mais, au bal ! Il y aura du monde, de la



Marguerite Occhiena, mère de D. Bosco.

belle musique, et nous passerons gaiement la soirée. »

Marguerite, prenant un air sérieux et les fixant attentivement, leur dit : « *Qui veut jouer avec le diable ne pourra se réjouir avec Jésus-Christ.* »

Et, la sentence prononcée, elle rentrait au logis, les laissant tellement abasourdis que plusieurs d'entre elles retournèrent à leur maison.

Par dessus tout, l'excellente jeune fille évitait les entretiens familiers avec les personnes de l'autre sexe.

Le dimanche, plusieurs jeunes gens avaient coutume de l'attendre pour l'accompagner jusqu'à l'église. Elle était obligée de s'y rendre seule, par ce motif que les autres membres de la famille avaient assisté, dès l'aube, à la première messe, et qu'en leur absence elle avait gardé la maison.

C'était pour elle un ennui ; mais comment se délivrer de ces importuns ? Les chasser à coups de paroles désobligeantes, c'était les irriter sans profit, et peut-être les exciter à revenir plus nombreux ! Comment faire donc ? Elle devança l'heure accoutumée.

L'expédient réussit une fois. Mais la jeunesse est maligne ! La ruse fut éventée et les ennuyeux compagnons se présentèrent encore au départ.

Marguerite ne s'en émut pas. Après les salutations d'usage, on se mit en route ; mais la brave jeune fille prit un pas si rapide et si ferme qu'il fallut courir pour la suivre.

Fatigués de cette marche forcée, estimant d'ailleurs qu'il était inutile de se rompre les flancs et de s'époumonner, nos persécuteurs en demeurèrent là, de sorte que la vaillante Marguerite arriva seule à l'église, riant de tout son cœur du succès de son stratagème.

Après avoir entendu la messe, elle chercha dans la foule une compagne pour le retour. Son choix tombait le plus souvent sur une bonne vieille femme un peu âpre, prompte à montrer les dents aux fâcheux et c'est ainsi qu'elle reprenait le chemin de ses champs bien-aimés.

Dans toutes ses actions et naturellement dans celles qui concernent l'économie domestique, Marguerite déployait une égale énergie. Le fait suivant en est une preuve.

C'était en 1804. Napoléon bouleversait et ensanglantait l'Europe. Un escadron de cavalerie allemande était venu camper dans le voisinage de la maison d'Ochiena.

La récolte à peine terminée, le maïs était étendu dans l'aire, aux rayons du soleil. Les soldats se reposaient dans un champ voisin, et les chevaux en liberté étaient venus s'abattre sur l'excellent fourrage.

A la vue de cette invasion, Marguerite, qui veillait, essaye, par ses cris, d'éloigner les

chevaux ; mais les bêtes poudreuses, absolument insensibles à son invitation, continuent leur repas plantureux.

Elle se retourne alors hardiment vers les soldats qui riaient de ses vains efforts, les apostrophe en son dialecte, et les invite à garder un peu mieux leurs chevaux.

Les soldats qui ne comprennent rien à son patois, riaient de plus belle, en répétant : *ia, ia.*

« Ah ! vous riez, poursuivit Marguerite, les mains sur les hanches ; il vous importe peu à vous de voir consumer notre récolte ! Il ne vous a rien coûté ce blé ! Mais nous avons sué, nous, toute une année pour le recueillir ! Que mangerons-nous cet hiver ? Avec quoi ferons-nous la *polenta* ? Est-ce une raison parce que vous êtes les plus forts ? (1).

— *Ia, ia*, répliquaient les Allemands. »

Ce *ia* dérisoire finit par donner sur les nerfs à Marguerite : peu à peu elle s'échauffait.

Quelques soldats s'étaient rapprochés et lui parlaient allemand, langue qu'elle entendait à peu près comme ils entendaient la sienne.

Pour les payer de leur monnaie, elle leur envoie le monosyllabe *bo, bo* qui dans son dialecte, a le sens affirmatif, mais plaisant et moqueur.

Et le dialogue s'engage, le dialogue de l'homme à qui l'on demande : « Où vas-tu ? », et qui répond : « je porte du poisson ».

Le *ia* et le *bo* s'entrechoquent, à la grande joie des soldats. Marguerite enfin perd patience et conclut :

« Oui, *bo* et *ia*, savez-vous bien ce que cela veut dire ? *Boia*, bourreau. Bourreaux, oui, vous l'êtes, vous qui dévastez nos champs et pillez nos récoltes ! »

C'était une déclaration de guerre en forme et de fait.

Voyant l'inutilité de ses efforts et la disparition de son blé, Marguerite s'en va prendre une fourche, et, avec le manche d'abord, en frappe les chevaux.

Mais comme les bêtes se montraient peu sensibles à cet argument pourtant assez vif, elle retourne l'arme offensive, pique les flancs et les naseaux, et la troupe des affamés finit par quitter la place.

En toute circonstance et surtout en temps de guerre, les soldats n'auraient pas accepté le procédé, mais dans cette occasion ils s'exécutèrent de bonne grâce, et, ralliant les chevaux débandés, il les lièrent aux arbres d'un pré voisin. Il aurait été par trop ridicule d'en venir aux mains avec une fillette de seize ans.

A suivre.

(1) Mot italien. La *Polenta* est une bouillie faite avec de la farine de maïs du pays. Les Italiens en sont très friands.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

France.



LA ROCHELLE : S. Gr. Mgr Le Camus, évêque de *La Rochelle*.

SOISSONS : S. Gr. Mgr Deramecourt, évêque de *Soissons*.

OcéANIE : S, Gr. Mgr Lamaze, Mariste, Vicaire Apostolique de *l'archipel de Tonga*.

AIX : M. l'abbé H. Cambon, *Aix-en-Provence*.

AMIENS : M. l'abbé Lambert, curé de *Wailly*.

BLOIS : M. l'abbé Duplan, curé de *Langon*.

CAMBRAI : M. l'abbé Delcour, cure de *Salomé*.

— M. l'abbé Hennion, curé de *Thumesnil-lès Lille*.

CHARTRES : M. l'abbé Collombier, chapelain des Dames des S. C. *Chartres*.

CLERMONT : M. l'abbé Faugeroux, curé de *Orcet*.

DIJON : M. l'abbé Lévêque, curé de *Champdôtre*.

LA ROCHELLE : M. le chanoine Vignaud, curé-doyen de S. Porchaire, *La Rochelle*.

MARSEILLE : M. le chanoine Chazal, curé de la Ste Trinité, *Marseille*.

— M. l'abbé Louis Mandine, *Marseille*.

— M. l'abbé Bravet, curé de S. Théodore, *Marseille*.

MEAUX : M. le Chanoine Darras, curé-archiprêtre de St. Asprais, *Melun*.

— M. le chanoine Colas, curé-doyen, *Montereau*.

MOULINS : R. P. Sylvain, de l'Ordre des Cisterciens Réformés, Sous-Prieur du Monastère de *Sept-Fonts*.

NICE : M. le chanoine Cognet, *Nice*

ORAN : M. le chanoine Poupart, *Oran*.

SAINT-BRIEUC : M. l'abbé Le Fizelier, professeur aux Cordeliers, *Dinan*.

SÉEZ : M. l'abbé Virgile Amiard, curé de N. D. du Rocher, *Séez*.

TOULOUSE : M. l'abbé Roquelaine, curé-doyen *Grenade sur Garonne*.

TOURS : M. l'abbé P. Chevreau, curé-doyen de St. Symphorien, *Tours*.

AUTUN : Le T. C. Frère Cléomène, directeur du Juvénat, *Digoin*.



AIX : Mme Alphonse Aude, *Aix en Provence*.

AMIENS : Mme Cottrel-Prince, *Lihons*.

— Mme veuve Doublet, *Cartigny*.

— Mme Hazart, *Amiens*.

ANNECY : Mme Auger, *Thonon-les-Bains*.

ARRAS : Mme veuve Foulon, *Divion*.

— M. P. Evraud, *Boulogne sur Mer*.

— Mme veuve Herlin-Dubois, *Bourlon*.

AVIGNON : Mlle Rosine Bonnet, *L'Isle-sur-Sorgue*.

— Mme veuve Estrayer, *L'Isle-sur-Sorgue*.

BESANÇON : M. Bavoux, *Vesoul*.

BLOIS : Mme Archambault, *Lassay*.

— Mme Estribaud, *Blois*.

BOURGES : Mlle Claire Pастey, *Chateauxoux*.

CAMBRAI : Mme veuve Treca-Legentil, *Douai*.

— Mme Houvenaghel, *Hazebrouck*.

— Mme Mulliez, *Lille*.

— Mlle Beaucourt, *Lille*.

CHAMBÉRY : M. le Comte Marin, *La Motte-Servolex*.

DIJON : Mme Suzanne de Curlon, *Beaune*.

— Mlle Marie Martenot, *Dijon*.

FRÉJUS : Mme Rostan, *Saint Maximin*.

— Mlle Rougon, *Brignoles*.

— Mme Piffard, *Brignoles*.

— M. Barbaroux, *Saint-Cyr*.

GRENOBLE : M. Descottes, *Corbelin*.

LAVAL : Mme A. de T. de la Charbonnerie, *Laval*.

— Mme Boulay, fils, *Laval*.

LE MANS : Mme veuve Mézerette, *Laferté-Bernard*.

— M. Alexandre Brart, *Le Mans*.

LIMOGES : M. Désiré Charles, *Limoges*.

LYON : Mme veuve Fricourt, *Lyon*.

MARSEILLE : Mme veuve Caste, *Marseille*.

— Mme veuve Edmond Luce, *Marseille*.

— M. Marius Chailan, *Marseille*.

— Mme la Comtesse A. Desplaces, *Marseille*.

— M. Béraud-Passerat, *Gréasque*.

— Mme veuve Ch. Baccuet, *Marseille*.

— M. Rousset, *Marseille*.

MEAUX : Mme Ch. Choppy, *Gretz*.

— Mme veuve Thozet, *Neuvry*.

MONTPELLIER : M. Roger Teisserenc, *Montpellier*.

— Mlle Cécile Martel, *Montpellier*.

— Mme veuve Bourrely-Vernière, *Montpellier*.

NANTES : M. Leroux, *Nozay*.

NEVERS : M. Antoine Rebrier, *Nevers*.

NICE : M. André Raynaud, *Nice*.

— Mlle Marie Bérenger, *Grasse*.

ORAN : M. Collin, *Oran*.

— Mme veuve Pauly, *Oran-Echmühl*.

PARIS : Mme J. Raimbert, *Paris*.

— Mme la Baronne de Layre, *Paris*.

— Mme la Comtesse P. de La Rochefoucauld, *Paris*.

— M. E. Ratel, *Paris*.

— Mme L. Hammelrath, *Paris*.

— Mme A. Neine, *Paris*.

REIMS : M. le Vicomte Odoard du Pin de la Guérierie, *Coulommès-la-Montagne*.

RENNES : Mme Emilie Fauchaux, *Vitré*.

SAINT-CLAUDE : Mme Marie Grand-Goudot, *Beaufort du Jura*.

SAINT-JEAN DE MAURIENNE : Mme Marguerite Rattaire, *Aiton*.

TOULOUSE : M. H. Garrigues, *Toulouse*.

— M. Daubert, *Sainte-Foy-de Peyrolières*.

VALENCE : Mlle Sylvie Chambran, *Romans*.

VANNES : M. Victor Le Roy, *Vannes*.

R. I. P.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.

Gérant : JOSEPH GAMBINO - Turin, Imp. Salés. (B. S.)
Rue Cottolengo, 32.